

Une peur rétrospective.

Un jour, ou plutôt une nuit, je me suis retrouvé seul. C'était la nuit du 31 décembre 195 ..., la date importe peu encore que, si ce n'est pour présenter le contexte, certainement à la fin des années cinquante. A Limoges. Imaginez une ville du Limousin, les Indes profondes, mais à forte identité, la résistance, la porcelaine, les tanneries, la grisaille de la pauvreté. En somme, une ville du Nord mais en plein Massif central. Mon père louait une maison à la périphérie de la ville, mais à l'époque la périphérie n'était guère très éloignée du centre, donnant sur un petit cours d'eau alimentant une cressonnière. La maison était rustique, pas de salle d'eau ; on prenait à la belle saison la douche au jet dans le garage, sinon en plein hiver le gant suffisait pour la frimousse d'un enfant quand on avait le temps ! Il fallait pour regagner les chambres situées au premier étage passer par le jardin.

J'avais cinq ans. Mes parents avaient invité un couple d'amis à réveillonner, mon père était très convivial, ma mère, fille unique et pupille de la nation, plus réservée. Au cours de la soirée, je m'étais endormi. Afin d'éviter de passer par le jardin pour me coucher, mon père ou ma mère m'avait couché dans la cuisine enroulé dans une couverture sur une petite table basse calée près d'un meuble. Je ne me souviens ni du repas, qui devait être de fête, peut-être avais-je peu mangé, ni des amis, j'étais très timide, un peu comme l'hôte d'un corps ou d'une existence qui n'était pas encore les miens.

Au milieu de la nuit, je m'étais réveillé, seul dans la cuisine, dans le silence, effrayé, en pyjama, une chaussette à un pied, l'autre probablement égarée sous la couverture ou sur le lino. J'avais un peu froid mais paradoxalement j'étais en sueur. La fenêtre de la cuisine était entrouverte, ma mère craignant les fuites de gaz, la nuit était douce, je n'avais probablement jamais été seul dans de telles circonstances. Par la fenêtre, j'accédais au jardin et à la montée vers ma chambre. Je me glissais dans la nuit, à peine attentif aux bruits du jardin. Parvenu à l'étage devant les chambres, j'essayais d'ouvrir la porte, ma petite taille ou le manque de forces ne me permettaient d'ouvrir. Qu'allais-je faire ? Paradoxalement la peur d'être seul dans ce jardin suscitait chez moi des idées, qu'on peut qualifier hors contexte, de farfelues mais qui faisaient passer au second plan ce sentiment qui m'oppressait. Dans mon esprit d'enfant, l'impossibilité d'ouvrir la porte n'était pas due à mon incapacité à manipuler la poignée – mes mains tremblaient pourtant - mais au fait qu'elle était fermée à clé. Mes cheveux se hérissaient, si la porte était fermée c'est que mes parents étaient partis chez leurs amis, il me fallait donc les rejoindre. Mon sang se glaçait à l'idée de quitter le cocon de la maison, mais une idée fixe taraudait mon esprit, une idée qu'il fallait suivre sans barguigner. Je décidais d'ouvrir le portail et d'aller retrouver mes parents.

Je ne me souviens plus des rues traversées, à l'époque l'éclairage était succinct, tout me semblait sombre, le seul souvenir que j'ai gardé de cette épopée était cette ambiance de nuit et de silence, il devait être très tard ; je me retrouvais au final dans une grande rue très large, sans doute une route nationale bien que peu fréquentée. J'avisais un immeuble dans lequel, mais au nom de quoi, les amis et donc mes parents étaient censés s'être retrouvés. A côté de la porte mal éclairée, étaient alignées les sonnettes des locataires. Malgré ma petite taille, j'essayais d'attraper une sonnette, mais en vain. Les pensées qui m'assaillaient oscillaient entre la terreur, mon objectif s'effondrait, faisant resurgir la peur et le désarroi. Qu'allais-je faire ? Je décidais alors de revenir chez mes parents. Peut-être étaient-ils rentrés ?

Je longeais la rue déserte, sur le bord du trottoir, perdu dans mes pensées, lorsqu'une quatre-chevaux, la concurrente de la deux-chevaux, ralentit puis s'arrêta. Dans la voiture, une jeune femme me héla, je ne me rappelle plus les propos échangés, toujours est-il que je me retrouvais sur la banquette arrière entre un homme et une femme, où se mêlaient la sueur et le parfum, deux couples qui rentraient de goguette. Paradoxalement, le fait de retrouver des gens attentifs à ma situation dans la tiédeur de cette voiture me rasséréna, mais je restai mutique aux questions qui m'étaient posées. Je me

retrouvais dans une pièce sentant mauvais, le tabac froid et la poussière avec des hommes en uniforme, le commissariat de police. J'étais comme frappé d'inertie, très fatigué, mon corps et mes sens étaient paralysés. L'un des policiers réussit à m'extorquer mon prénom, j'avais oublié mon nom, mais je me rappelai curieusement que mon père travaillait dans le grand quotidien régional de Limoges, *L'Echo du Centre*. Avec ce maigre viatique, il réussit, après avoir contacté le journal, à obtenir du permanent du quotidien le nom et l'adresse de mon père qui en était le rédacteur en chef.

Le téléphone était alors une denrée rare réservée aux institutions, les policiers décidèrent de me ramener chez moi dans « le panier à salade », faute de pouvoir prévenir mes parents. J'étais désormais sur la banquette face à la porte grillagée, une pèlerine d'agent jetée sur mes épaules. Après quelques minutes de route, je reconnus le portail de la maison, mon père fut réveillé, je fus rendu à mes parents. Bien que très fatigué, je ressentais la colère de mon père, inquiet rétrospectivement de ce qui aurait pu m'arriver et, qui plus est, furieux de voir ramener son fils par la police, par une police qui était celle – la même - qui occupait le journal sur ordre du préfet pendant les années gaulliennes de la guerre d'Algérie. Au final, le lendemain, il m'interdit de quitter le jardin pendant le week-end pour aller retrouver les copains qui jouaient en contrebas, à la lisière de la forêt.

Aujourd'hui quand j'écris ce qui n'est plus qu'une anecdote dans l'esprit d'un vieil homme, je me demande comment je peux encore m'en souvenir. Certes ma grand-mère m'avait souvent raconté l'histoire ; de nous deux, c'était elle qui avait eu le plus peur, ancrant du même coup dans ma mémoire d'enfant cet épisode, ses péripéties et les peurs qui l'accompagnaient mais les images et les sensations, d'où viennent-elles, pourquoi sont-elles si nettes ? Les ai-je construites à posteriori ou sont-elles garanties d'origine ? Et la peur, comment, finalement dans une situation qui aurait pu se révéler traumatisante, par quels mécanismes l'ai-je reléguée au second plan par rapport à l'action. Sans doute parce que je ne mesurais pas sur le coup les conséquences qu'aurait pu avoir mon errance à travers Limoges à la recherche de mes parents.